
M A N U S C R I T

HAMLET CLONE

de Takeshi Kawamura

Traduit du japonais par Dominique Palmé & Kyôto Satô

cote : JAP02D451

Date/année d'écriture de la pièce : 2000

Date/année de traduction de la pièce : mars 2002

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Résumé de “Hamlet Clone” de KAWAMURA Takeshi

L’auteur brosse des variations sur le “Hamlet Machine” de Heiner MÜLLER en mélangeant les références d’une part au contexte politique d’après-guerre au Japon, de l’autre, à des phénomènes sociaux et des faits divers qui ont défrayé la chronique de l’archipel dans les quelques décennies de la fin du XX^e siècle. Il multiplie en outre les “clins d’oeil” aux personnages de Shakespeare en superposant à ceux-ci des stéréotypes de Japonais contemporains : la femme au foyer (Gertrud) ou la lycéenne qui s’amuse à se prostituer (Ophélie), par exemple. Quant à Hamlet, rôle “éclaté” puisqu’il s’incarne en trois “princes” (A, B et C) respectivement joués par un homme, un travesti et une femme, il semble figurer, à travers une paradoxale absence d’individualité, les nombreux Japonais d’aujourd’hui en quête de leur identité.

KAWAMURA Takeshi

“HAMLET CLONE”

Traduit du japonais par Dominique PALMÉ et Kyôko SATÔ
(Première représentation au Japon en janvier 2000)

Note pour les représentations et pour la mise en scène

Il est difficile de déterminer si la salle de théâtre représente un établissement de loisirs, un lieu de détente de notre époque, un camp de concentration, une chambre à gaz, un camp de réfugiés ou un asile pour sinistrés. Les fauteuils sont entourés de fils de fer barbelé qui empêchent les spectateurs de s'asseoir;. A l'arrière se trouve une tour surmontée d'une guérite, et flanquée de barbelés plus menaçants encore. Aux murs de la salle sont suspendus deux grands écrans. Entre eux se dresse un mirador, avec un projecteur dont le faisceau balaie l'espace à un rythme irrégulier. Au centre, sur une table ronde d'environ un mètre cinquante de diamètre, des bouteilles de bière et de vin sont posées, comme pour souhaiter la bienvenue au public. On entend une douce musique de chambre. Les spectateurs sont invités à se déplacer durant la représentation. Mais ce n'est pas une obligation. Le timing et la direction de ces déplacements détermineront la position politique prise par cette pièce.

1. AUTOBIOGRAPHIE

Un voleur, chevauchant la bicyclette qu'il a dérobée, roule en chantant le "Kimigayô" (l'hymne national du Japon). Un drapeau japonais flotte au vent.

Le voleur : Qui je suis, dis-tu ? Mais toi, qui es-tu ? Si l'un de nous se nomme, cela peut déclencher une guerre civile. S'agit-il d'une révolution ? Pas du tout. C'est une famille qui s'entretue, sinon pas d'Hamlet. Rêve de massacre, lune qui brille dans le ciel d'hiver. Quelque part, un vampire frappé d'infarctus du myocarde récite une invocation à Bouddha. Non, mais quel monde, vive le Roi ! Moi, j'ai d'abord milité dans les luttes contre la construction de l'aéroport de Narita, puis je me suis jeté à corps perdu dans le mouvement nationaliste, et me cachant à l'Ouest j'ai voté pour Yokoyama Knock¹, avant de regagner Tôkyô. Tout en rêvant du jour où l'un de nous finirait par dire son nom. J'ai été abandonné par mon entreprise et par ma famille. "Être abandonné", ces mots renferment une vague lueur d'espoir. L'espoir qu'il n'y a plus rien à perdre. Stop ! Qui est là ? Un allié de ce pays. Moi qui désire furieusement la guerre civile, je voudrais jouer Hamlet. Vous comprenez, ce nouveau siècle s'ouvre comme toujours par un mélodrame. Je suis Hamlet, celui que tous les acteurs à la beauté banale désirent incarner. Jouer Hamlet, c'est mon rêve. Sinon, je ne me résoudrai pas à mourir.

Je suis Prince. Un prince qui vit la fin du capitalisme. Rester ou non dans cet état, tel est le problème. Être ou ne pas être, telle est la question. Être ou ne pas être au monde, telle est la question. Quelle agréable sensation ! La volupté de lancer ces phrases se situe au point-critique de la guerre civile. Mêlé aux réfugiés qui tentent de franchir les frontières, partons à la recherche d'Ophélie. Et sitôt trouvée une jeune fille dysménorrhéique, aussi futée que frêle, noyons-la dans la rivière Sumida. Ainsi, j'achèverai ma guerre civile.

Un soldat, brandissant son fusil, crie "stop !" d'un ton menaçant. Le voleur, perdant l'équilibre, tombe de bicyclette et s'évanouit, les vêtements accrochés dans les barbelés.

Le prince A (homme), le prince B (travesti), le prince C (femme) sont là, debout.

Prince A : J'étais Hamlet.

Prince B : J'étais Hamlet.

Prince C : J'étais Hamlet.

Prince A : J'étais Mishima Yukio.

Prince B : J'étais Pier Paolo Pasolini.

Prince C : J'étais Rainer Werner Fassbinder.

Prince A : J'étais Adolf Hitler.

Prince B : J'étais Josef Staline.

Prince C : J'étais Pol Pot.

Prince A : J'ai violé une Coréenne, et coupé la tête d'un Chinois.

Prince B : J'ai envoyé des Juifs à la chambre à gaz, et fait fusiller les adversaires du régime.

Prince C : À Los Alamos j'ai mis au point "Little Boy" et "Fat Man".

¹ Ancien comique à la télévision, il s'est lancé dans la politique, défendant des opinions d'extrême-droite. Il a fait une brève carrière comme maire d'Ôsaka à la fin des années 90, avant d'être révoqué pour harcèlement sexuel à l'encontre d'une de ses secrétaires.

Prince A : J'étais Fukuda Kazuko.
Prince B : J'étais Hayashi Masumi.
Prince C : J'étais Yamaguchi Reiko²
Prince A : J'étais une balle de fusil.
Prince B : J'étais un couteau américain.
Prince C : J'étais du gaz sarin.
Prince B : Debout sur la plage, face aux vagues qui venaient éclater sur le rivage, je blablatais....
Prince A : Blablablaba.
Prince C : Mon paternel faisait blablablaba.
Prince B : Ma vieille faisait blablablaba.
Prince A : Dos tourné aux ruines du Japon.
Prince B : Une pub télévisée annonçait un deuil national. Derrière le cercueil qui renferme un corps noble progresse le cortège funèbre des députés.
Prince A : Des deux côtés le peuple forme une haie. Le crachin qui tombe contient des particules radioactives. Ceux qui s'abritent sous un parapluie sont des ennemis de la patrie. Donc, à part les soldats de l'escorte, tous sont ennemis de la patrie.
Prince C : Voilà donc le fruit de sa politique. Il a privé le peuple de ses ténèbres éblouissantes.
Prince B : Je stoppe la progression du cortège funèbre, je force le couvercle du cercueil avec mon couteau américain, et coupe en morceaux le corps de mon propre père, comme ces cadavres dépecés pour cause de prime d'assurance-vie, que l'on jette dans une mer de verdure. La chair appelle la chair -- et j'ai distribué ces morceaux de chair à la foule des chômeurs victimes de restructurations..
Prince C : Du faux-filet pour les marxistes. De l'onglet pour les nationalistes. Lequel garnira-t-on de feuilles de laitue ?
Prince B : *Le deuil se changea en allégresse, l'allégresse en glotonnerie.*
Prince A : Ma mère et mon oncle ont forniqué sur le cercueil vide. C'est moi qui ai filmé la scène en vidéo, et j'ai vendu la cassette pour la série "Femmes mariées en folie". Pour la photo de la jaquette, ouvre encore plus les cuisses, maman !
Prince B : *Je me couchai par terre et j'entendis le monde tourner au pas cadencé de la putréfaction.*
Prince C : Me masturbant dans le cercueil vide, j'ai écouté le bruit que fait le monde en grinçant au rythme de mes trépidations.

Deux soldats, franchissant les barbelés, s'approchent du prince B. Ils lui attachent les mains dans le dos et l'entraînent.

Les deux soldats : Heil au bonheur du peuple !

Prince B : C'est indéniablement l'histoire d'Hamlet qui a fait de moi un pédé. Ma première expérience, je l'ai eue avec Yorick, le bouffon de la Cour. En bavant, il enfilé mon orifice, mon petit écu. Puis avec Rosencrantz et Guildenstern, on a fait ça à trois. Mais leur technique était aussi médiocre qu'eux-mêmes. Le meilleur, c'était Horatio, Horatio que j'ai tant aimé. Quand Ophélie l'a su, son cycle menstruel s'est complètement dérégulé. C'est Polonius, son imbécile de père, qui lui a parlé de cette liaison. Moi pourtant, j'étais prêt à fonder un simulacre de foyer avec elle. Mais je

² Ces trois femmes ont défrayé la chronique criminelle dans les années 90, notamment dans des affaires d'empoisonnement collectif et d'infanticide.

pense qu'au fond, Polonius ne voulait pas qu'on lui prenne sa fille. Je le sais. Ce père-là a toujours rêvé d'une relation incestueuse. Fortinbras, c'était mon amant d'un autre pays. Les Polonais ne pleurent jamais que d'un seul oeil. C'est lui qui nous a appris cette façon de pleurer, à nous qui vivons dans le pays de la soumission et du rire forcé. Lui, ce Latin qui aimait les pieds de porc.

:Soldat A : Ca suffit, ces sornnettes.

Prince B : Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Soldat A : T'exécuter.

Un pieu de bois est fiché dans une piscine en plastique pour enfant. Le bassin est rempli de sang. On attache au pieu le prince B.

Prince B : C'est quoi, ce sang ?

Soldat A : Du sang de séro-positifs.

Soldat B : Ici, on recueille tout le sang impur.

Les soldats lardent de coups de couteau le corps du prince B.

Soldat A : C'est pas un simulacre.

Soldat B : Non, c'est la réalité. Du sang tout ce qu'il y a de plus vrai.

Soldat A : On a besoin de ce genre de formation. C'est peut-être ça, le programme d'enseignement du Ministère de l'Éducation Nationale.

Soldat B : En effet, cil s'agit pas d'images télé, mais de faits réels.

Prince B : Heil Disney, heil MacDonald !

Entretretemps s'est massée autour de la piscine une foule de gens, qui se mettent à dépecer le prince B.

Prince B : Chaque jour, nausée sur nausée. Qui me dira comment s'écrit le mot "paix" ? Pour nos meurtres quotidiens, qu'on nous donne des proies aujourd'hui encore. Puisque de toute façon le meurtre ne porte jamais de fruits. Nausée face à l'hypocrisie de ne croire en personne, sauf aux menteurs. Je marche dans la ville. Parmi des visages marqués des cicatrices des batailles de la consommation, misère. Avilissante misère. Corps souillés des femmes.

De la tour encerclée de barbelés parvient une voix. Voix d'un vieux travesti. Au pied de la tour se trouvent un chef de parti (joué par une femme), et le prince C.

Le travesti : C'est malsain. Une vie finie se doit d'être belle. Cette scène, c'est évident, n'a rien à voir avec la réalité. La nausée est toujours gracieuse, la révolte toujours belle. La torture est un maquillage qu'on applique sur des corps salis. De tous temps, les assassins commettant leurs meurtres sur la voie publique ont excité la jalousie des anges.

Le chef de parti : Vous avez tout à fait raison, mon cher prince.

Le travesti : Je suis le seul prince à avoir survécu au sida. Mon histoire se confond avec le drame du peuple. Alors, je ne joue plus de rôle. Mon texte ne dit plus rien. Mon drame n'a plus lieu. Seul le peuple en est le protagoniste.

Le chef de parti : Je vais essayer d'analyser vos propos en me référant à l'histoire du théâtre.

Le travesti : Faites passer les invités par ici.

Le chef de parti : Entendu. Cher peuple, notre pays vient d'être unifié.

On enlève les barbelés qui entouraient les fauteuils des spectateurs. Les paroles du travesti seront désormais notés entre crochets.

[Pour l'éducation des citoyens, on a bâti des frontières dans ce pays qui n'en avait pas. Cette éducation a porté bien plus de fruits que prévu parmi un peuple assez adaptable pour découvrir des motifs de discrimination même chez des compatriotes ayant la même couleur de peau. Unification. Unification d'un État. Tôkyô Ouest et Tôkyô Est, communisme et capitalisme, lequel de ces deux choix aurait donc apporté le plus de bienfaits aux citoyens ?]

Sur cette dernière phrase vient se superposer la voix du prince C.
Le chef de parti est debout, ainsi qu'un groupe de femmes vêtues de noir.

Femme A : Voici Électre.

Femme B : Voici Juliette.

Femme C : Voici Ophélie.

Femme A : *Au coeur de l'obscurité. Sous le soleil de la torture.*

Femme C : *Aux métropoles du monde. Au nom des victimes, je transmets ce message.*

Femme B : *Je rejette toute la semence que j'ai reçue.*

Femme C : *Je change le lait de mes seins en poison mortel.*

Femme A : *Je reprends le monde auquel j'ai donné naissance.*

Femme B : *J'étouffe entre mes cuisses le monde auquel j'ai donné naissance.*

Femme C : *Je l'ensevelis dans ma honte.*

Femme A : *À bas le bonheur de la soumission !*

Femme B : *Vive la haine, le mépris, le soulèvement, la mort !*

Le prince C vient rejoindre les femmes.

Prince C : *Veux-tu manger mon coeur, Hamlet ? Je veux être une femme.*

Le chef de parti donne une tape sur la joue du prince C.

[Les hippocampes de mon cerveau sont détruits. Seuls mes souvenirs chaotiques content la vérité. Ma conscience s'accorde avec la confusion. Ma vie va être portée sur la scène du Théâtre Royal. Last Emperor du nouveau siècle. Le centre de la mémoire du peuple réclame toujours une ultime dynastie. L'autobiographie tend toujours vers l'utopie, mais l'anomalie de mes hippocampes m'a apporté le pressentiment d'une guerre civile. Je serai exécuté pour crime de non-respect à l'égard de moi-même.]

Le chef de parti : Pourquoi ?

Prince C : C'est moi qui aimerais le savoir.

Le chef de parti : Le communisme est périmé.

Prince C : Tu oses dire ça, toi qui ne l'as même pas connu !

Le chef de parti : Proletariat, c'est le genre de mots que je déteste.

Prince C : Tu oses dire ça, toi la fille d'un gargotier !

Le chef de parti : Mais j'ai grimpé dans l'échelle sociale. sans l'aide de personne.

Prince C : Il faut satisfaire le peuple en lui donnant des rêves.

Le chef de parti : Et tu prétends que le communisme...